



Mathilde dans Le Pays des autres et la question identitaire

Abdessamad ISSAM

Chercheur, Université Sultan Moulay Slimane

Béni Mellal

Abderzak ELKAHLAOU

Chercheur, Université Mohamed V

Rabat

Résumé

Dans son premier volet sous-titré « La guerre, la guerre, la guerre » de son triptyque intitulé *Le Pays des autres*, Laila Slimani, en abordant la question des mariages mixtes, en particulier entre Amine, un Marocain, et Mathilde, une Française, explore l'imbrication de deux thèmes tellement prisés par l'écrivaine marocaine d'expression française, en l'occurrence la situation de la femme et la question identitaire. L'auteure situe cette relation interculturelle dans un contexte socio-politique particulier, celui du Maroc au moment où la guerre de l'indépendance bat son plein. Son récit évoque ainsi les complexités des relations interculturelles, les défis liés à l'identité, et les bouleversements sociaux et politiques du Maroc pendant la période du protectorat français.

Elle traite alors, à travers le personnage féminin central « Matilde », l'expérience de l'émigration et de la vie en tant qu'étranger dans un pays d'accueil sous l'occupation. Nous allons donc nous pencher sur l'étude de la manière dont l'écrivaine aborde la figure de l'étranger et les questionnements identitaires qui accompagnent son statut en essayant de répondre à la problématique suivante : Malgré les différences culturelles et les attentes familiales distinctes, cette étrangère va-t-elle favoriser un dialogue interculturel en promouvant la compréhension mutuelle entre les deux cultures et en poursuivant à sa manière son émancipation ?

Mots-clés : Dialogue interculturel ; femme ; identité ; ; mariage mixte ; métissage.



Mathilde in *Le Pays des autres* and the Identity question

Abstract

In her first part, subtitled "The War, the War, the War") of her triptych entitled *The Land of Others*, Laila Slimani, by tackling the issue of mixed marriages, in particular between Amine, a Moroccan, and Mathilde, a French woman, explores the interweaving of two themes so dear to the heart of the French-speaking Moroccan writer, namely the situation of women and the question of identity, in a specific context. The author situates this intercultural relationship in a particular socio-political context, that of Morocco at a time when the War of Independence was in full swing. Her story evokes the complexities of intercultural relations, the challenges of identity, and the social and political upheavals in Morocco during the period of the French protectorate.

Through the central female character, Matilde, the author deals with the experience of emigration and life as a foreigner in a host country under occupation. We will therefore look at the way the writer approaches the figure of the foreigner and the identity issues that accompany her status, in an attempt to answer the following question: Despite cultural differences and distinct family expectations, will this foreigner foster intercultural dialogue by promoting mutual understanding between the two cultures and pursuing her emancipation in her own way?

Keywords : Intercultural dialogue ; woman ; identity ; mixed marriage ; miscegenation.



Introduction

L'écrivaine franco-marocaine Laila Slimani a beaucoup évoqué dans sa production littéraire la question identitaire profitant ainsi de sa double nationalité pour nous camper des personnages souvent féminins aux prises avec le regard accusateur des autochtones pour pouvoir s'intégrer dans un pays autre que leur pays d'origine. Elle explore les défis de l'adaptation et les questionnements identitaires qui accompagnent souvent le statut de l'étranger.

L'objectif de notre article est d'éclairer la façon dont Slimani nous rapproche du thème de l'identité en se servant principalement d'une femme française mariée en France à un marocain avant que le mari ne décide de retourner à son pays natal alors sous la botte du colonisateur français. Pour ce faire, nous allons donc essayer de répondre aux questions suivantes : Comment Mathilde va-t-elle trouver sa place en tant qu'Alsacienne exilée au Maroc et mariée à un homme musulman en dépit des différences culturelles et des attentes familiales distinctes ? Arrive-t-elle à trouver sa liberté sans heurter la culture tellement conservatrice de son mari malgré son très grand attachement à sa culture française ? Parvient-elle à favoriser un dialogue interculturel en promouvant la compréhension mutuelle entre les deux cultures et en poursuivant à sa manière son émancipation ?

1. Le mariage mixte : vers un métissage culturel

Grande admiratrice de Simone de Beauvoir et de son ouvrage *Le Deuxième sexe*, Slimani s'est inspirée de l'histoire de ses grands-parents pour nous présenter un couple hors norme, Amine Belhadj et Mathilde qui se sont rencontrés près de Mulhouse lors de la deuxième guerre mondiale. L'héroïne est une jeune femme alsacienne tandis que son époux est un officier marocain engagé volontaire dans l'armée coloniale pour combattre aux côtés des français contre l'occupant nazi. Tombée sous le charme du jeune officier, Mathilde, qui était prête à quitter son Alsace natale, dans laquelle ses rêves se sentent peut-être à l'étroit, accepte de l'accompagner au Maroc dans l'intention d'exploiter un domaine agricole qu'Amine a hérité de son père aux alentours de Meknès.

1.1 L'espoir d'un avenir prometteur

Le couple rêve d'un avenir prospère comme en témoignent les espérances d'Amine qui s'imaginait un futur radieux dans son pays et qui « *avait lu que le Maroc allait devenir comme la Californie, cet État américain plein de soleil et d'orangers, où les agriculteurs étaient millionnaires.* » Leur coup de foudre a triomphé de toutes les difficultés et a accéléré leur mariage et leur installation dans une ferme près de Meknès. Effectivement, le père de la jeune



française a consenti à donner la main de sa fille cadette à un Africain malgré sa méconnaissance du traitement réservé aux femmes sur le continent africain :

« Dieu seul sait que je n'ai rien contre les Africains ni contre les croyants de ta race. D'ailleurs, je ne connais rien à l'Afrique si tu veux savoir [...] Je ne sais pas comment on traite les femmes de par chez toi mais la gosse, dit Georges, elle n'est pas facile, hein ? » (Slimani, 2020 : 195-196)

L'installation provisoire du couple dans la maison familiale pour quelques mois a donné lieu à une sorte de « métissage culturel ». Cette notion fait référence au mélange de différentes cultures. Cela se produit lorsque des groupes culturels différents entrent en contact les uns avec les autres, partagent des idées, des traditions, des pratiques et des influences, et créent ainsi une nouvelle culture résultante. Il découle dans ce cas précis du mariage interculturel entre un Marocain et une Française. Ainsi, nous considérons le mariage mixte comme le thème crucial de notre corpus dans la mesure où il nous offre plusieurs pistes pour analyser cette cohabitation interculturelle au sein de la société marocaine à époque marquée par le soulèvement des Marocains en quête d'indépendance.

La première tentative d'assimilation de la culture de l'autre s'est passée dans la cuisine où l'étrangère commence à apprendre des éléments en rapport avec l'art culinaire marocain. Pour le mois saint du Ramadan, les marocains ont des plats précis, ils mangent la harira et les dattes avec du lait. Une habitude culinaire et religieuse que tous les marocains répètent à chaque mois sacré. Pour Mathilde, c'est une nouvelle tradition qu'elle n'arrive pas à comprendre :

Pour son premier ramadan, Mathilde décida de jeûner elle aussi et son mari la remercia de se plier ainsi à leurs rites. Tous les soirs, elle but la harira dont elle n'aimait pas le goût et elle se leva avant le soleil pour manger des dattes et boire du lait caillé. Pendant le mois saint, Mouilala ne quitta plus la cuisine et Mathilde, gourmande et velléitaire, ne comprenait pas qu'on puisse se priver de nourriture et passer ses journées dans les effluves de tajines et de pain. (Slimani, 2020, 33-34)

La cuisine marocaine est caractérisée par sa richesse et par la variété des plats tels que le tajine, la harira, les plats composés de la viande séchée et nombreux d'autres. Ces plats, qui font partie intégrante du patrimoine culinaire et de l'identité marocaine, sont riches et indispensables pour les marocains, mais pourraient être trop gras pour les étrangers. À titre illustratif, la narratrice nous explique la vision différente de la jeune française pour cet aspect culinaire : « [...] en observant Amine qui mangeait sans rien dire et gardait les yeux fixés sur



un tajine de pois chiches que la bonne avait préparé et dont la sauce, trop grasse, dégoutait Mathilde. » (Slimani, 2020, 40)

À chaque fois, l'étrangère assimile de nouvelles habitudes en copiant la manière des autres membres de sa nouvelle famille. Pour le Ramadan, elle a jeûné et a essayé de supporter la difficulté et la rigueur de cette pratique religieuse propre aux musulmans en s'abstenant de manger et de boire comme le prouve la citation ci-dessous :

Le jeûne les rendait pâles et Mathilde se demanda comment elles résistaient, dans cette cuisine surchauffée, où l'odeur de la soupe montait jusqu'au vous étourdir. Elle, pendant ces longues journées de privation, ne pouvait penser à autre chose qu'à ce qu'elle allait manger quand la nuit tomberait. Elle faisait rouler la salive dans sa bouche, les yeux fermés, allongée sur une des banquettes humides du salon. (Slimani, 2020, 34)

Une autre dimension de l'ouverture sur l'autre, l'apprentissage linguistique revêt une importance grandiose parce qu'il facilite la communication et la compréhension. Dans le but de perfectionner son accent et d'éviter d'être simplement une spectatrice lors des conversations familiales, l'étrangère a absorbé rapidement un grand nombre de mots, elle a appris la langue arabe et surtout le dialecte marocain en mémorisant de nombreux termes se rapportant à la cuisine et au climat. Elle répète les mots parlés dans la société et même les insultes échangées par les enfants dans la rue. Cet extrait nous montre à merveille l'envie de la jeune française de tout savoir sur la société marocaine :

Cachée par un petit muret, Mathilde répétait les quelques insultes qu'elle connaissait pour parfaire son accent et les passants levaient la tête et l'insultaient en retour. « *Lay atik typhus !* » ... Elle avait l'oreille toujours à l'affût et elle absorba le vocabulaire avec une rapidité qui prit tout le monde de court. « Hier encore elle ne comprenait rien ! » s'étonna Mouilala et, dès lors, on fit attention à ce qu'on disait en sa présence. C'est dans la cuisine que Mathilde apprit l'arabe. Elle finit par s'y imposer et Mouilala accepta qu'elle s'assoie pour regarder. On lui lançait des clins d'œil, des sourires, on chantait. Elle apprit d'abord à dire tomate, huile, eau et pain. Elle apprit le chaud, le froid, le lexique des épices, puis vint celui du climat : sécheresse, pluie, gel, vent chaud et même tempête de sable. Avec ce vocabulaire, elle put aussi dire le corps et parler d'amour. (Slimani, 2020, 32-33)

À travers ce mariage mixte, l'étrangère commence à découvrir les croyances et les coutumes marocaines. Sous la surveillance et les recommandations de sa belle-mère, Mathilde a découvert une pensée sur l'autre et sa mentalité en donnant lieu à un métissage comme l'atteste ce passage de l'œuvre :



Au début du mois d'août, le chergui se leva et le ciel devient blanc. On interdit aux enfants de sortir car ce vent du Sahara était la hantise des mères. Combien de fois Moulala avait-elle raconté à Mathilde l'histoire d'enfants emportés par la fièvre que le chergui charrie avec lui ? Sa belle-mère disait qu'il ne fallait pas respirer cet air vicié, que l'avalier c'était prendre le risque de brûler de l'intérieur, de se dessécher comme une plante qui fane d'un coup. (Slimani, 2020 : 57-58)

Le métissage culturel se manifeste sous de nombreuses formes d'interactions entre les cultures. Cependant, il peut également susciter des questions et des défis, tels que la préservation de l'identité culturelle, les conflits liés à la diversité, et les problèmes d'assimilation.

1.2 Le mariage mixte : le refus de la société

L'incompréhension et l'intolérance régnant au sein de la société marocaine font que les citoyens trouvent le comportement d'Amine inaccoutumé surtout dans une époque où leur pays était colonisé par la France. Ils ne voient pas d'un bon œil l'union entre Amine et une fille issue d'un pays ennemi. Par conséquent, ils passent les journées à médire sur ce couple étrange et métissé qui s'écarte de la norme et qui alimente tous genres de commérages et de jalousies :

Personne ici ne fréquentait les Belhaj mais tout le monde connaissait l'histoire de cette famille qui vivait sur la route d'El-Hajeb, à vingt-cinq kilomètres du centre-ville, dans une ferme isolée. Meknès était si petite, on s'y ennuyait tant, que ce couple étrange nourrissait les conversations pendant les heures brûlantes de l'après-midi. (Slimani, 2020, 63)

Étant en France, le jeune officier n'a jamais eu de problèmes de parler publiquement de son mariage et d'évoquer ses bonnes relations avec les Français. Cependant, dès son retour au pays, les croyances propres à la société marocaines et les contraintes imposées par l'entourage social commencent à peser sur lui et le poussent à garder le secret sur la vérité de son mariage et sur les circonstances accompagnant cette union étrange. Les compatriotes d'Amine, qui n'acceptent ni l'autre ni ses traditions, s'attaquent à tous ceux qui acceptent cette combinaison. La description de la cérémonie fermée du mariage explique ce refus, quand personne de sa famille, ni de sa société n'avait vu cette cérémonie. La narratrice a décrit le mariage du couple comme suit :

Amine et Mathilde s'étaient mariés dans l'église du village alsacien où Georges était né. À Meknès ? personne ne le savait et Amine avait fait promettre à sa femme de garder le secret. « C'est un crime grave. Ils ne comprendraient pas. » Personne n'avait



vu les photographies prises à la sortie de la cérémonie. Le photographe avait demandé à Mathilde de descendre de deux marches pour être à la même hauteur de son époux. « Sinon, avait-il expliqué, c'est un peu ridicule. » (Slimani, 2020, 194)

De plus, Amine lui-même est tiraillé entre deux mondes, écartelé entre tradition et modernité, entre sa fidélité à la France, le pays qui a fait de lui un héros et le pays de la femme qu'il aime, et son appartenance à sa patrie. Par peur d'être sous l'attaque sociale, il ne parle jamais de sa mésaventure à l'église, mais le poids lourd de ce secret pénible se met à lui faire de la peine. En effet, il commence à mettre en question son projet de mariage et la justesse de l'idée du mariage mixte en général et celle de se lier avec une fille issue du pays colonisateur :

Mais dès qu'ils étaient seuls, Amine s'enfermait dans le silence et il ruminait sa honte d'avoir été lâche et de trahir son peuple. Il entrait dans la maison, ouvrait les placards et jetait au sol tout ce qui lui tombait sous la main. Mathilde aussi était colérique et un jour, au milieu d'une dispute où il hurlait « Tais-toi ! tu me fais honte ! », elle ouvrit le frigidaire et attrapa un bol de pêches mûres, qu'elle avait prévu de cuire en confiture. Elle jeta les fruits blets au visage d'Amine sans remarquer qu'Aïcha les observait et qu'elle n'en revenait pas de voir son père ainsi, les cheveux et le cou dégoulinants de jus. (Slimani, 2020, 39)

Sous le poids des contraintes imposées par le regard cruel de la société marocaine et ses exigences religieuses, le couple en vient à douter de leur décision d'opter pour le mariage. En fait, les différences culturelles, religieuses et raciales ont obligées les époux à se rendre compte du fossé qui les sépare et qui pousse le mari à s'interroger sur le bien-fondé de son choix d'une épouse si rebelle et à penser que sa femme française l'a rendu comme un traître.

Mais il lui arrivait de douter de lui-même. Quelle folie lui était passée par la tête ? Comment avait-il pu penser qu'il pourrait vivre avec une européenne, une femme aussi émancipée que Mathilde ? À cause d'elle, à cause de ces douloureuses contradictions, il lui semblait que sa vie était régie par un mouvement de balancier hystérique. Parfois, il ressentait un besoin violent et cruel de revenir à sa culture, d'aimer de tout cœur son dieu, sa langue et sa terre, et l'incompréhension de Mathilde le rendait fou. (Slimani, 2020, 112)

Ainsi, les conflits peuvent surgir lorsque les protagonistes sont confrontés à des attentes différentes en termes de famille, de mariage et de religion. Ces divergences pourraient les inciter à déplorer leur décision de mariage. C'est ce sentiment de regret qui pousse le jeune homme, pourtant marié à une Française, à être catégorique et à refuser l'union entre sa sœur Selma et l'élève français dont elle était amoureuse. Subissant ainsi l'influence et les pressions de son



entourage culturel, il impose même à Selma le mariage avec un marocain musulman et maltraite sa femme parce qu'elle était complice avec belle-sœur :

Il la fixa et Mathilde eut alors l'impression que les yeux d'Amine s'agrandissaient, que ses traits se déformaient, que sa bouche devenait énorme et elle sursauta quand il se mit à hurler : « Mais tu es complètement folle ! Jamais ma sœur n'épousera un Français ! » (Slimani, 2020, 315)

De plus en plus, le couple est devenu hanté par les mêmes interrogations qui se répètent sans cesse devant le rejet de leur union par l'entourage social et même par des européens à l'instar du médecin hongrois Dragan Palosi appelé pour soigner Mathilde. Mais, il attise la colère de la patiente en lui adressant cette question existentielle tellement déstabilisante : « *Comment diable avez-vous atterri ici ?* » (Slimani, 2020, 146) Le caractère brutal et la violence de cette question rendent Mathilde furieuse et l'incitent à penser à une stratégie argumentative afin de se défendre :

Elle aurait aimé trouver parade, une réplique cinglante à ce terme qui la mettait en rage. « Atterrir », comme si sa vie n'était qu'un accident, comme si ses enfants, cette maison, toute son existence n'était qu'une erreur, un égarement. « Il faudra que je trouve quoi leur répondre, pensa-t-elle. Il faudra que je me forge une carapace des mots. » (Slimani, 2020, 146)

En effet, le docteur manifeste une attitude raciste pleine de haine et de mépris à l'égard du mari de la jeune Française. Il était contre ce mariage qui s'écarte des normes sociales admises et qui pourrait chambarder l'ordre établi en générant le désordre comme l'atteste l'extrait suivant :

Le docteur ferma la porte de la chambre derrière lui et resta au chevet de la malade. Il lui sembla qu'il devait la protéger, non pas de la maladie, mais de la situation dans laquelle elle s'était mise. Devant cette femme nue et vidée de ses forces, il imagina l'intimité qu'elle partageait avec cet Arabe orageux. Il l'imagina d'autant mieux qu'il avait aperçu dans le couloir le fruit dégoûtant de cette union et il eut un haut-le-cœur, un sursaut de révolte. Bien sûr, il savait que le monde avait changé, que la guerre avait bouleversé toutes les règles, tous les codes, comme si on avait mis les gens dans un bocal et qu'on l'avait remué, faisant se rencontrer des corps dont lui jugeait qu'il était indécent qu'ils se touchent. Cette femme dormait dans les bras de cet Arabe chevelu, de ce rustre qui la possédait, qui lui donnait des ordres. Tout cela n'était pas juste, ce n'était pas l'ordre des choses, ces amours-là créaient le désordre et le malheur. Les sang-mêlé annoncent la fin du monde. (Slimani, 2020 : 145-146)



Le poids des contraintes exercées par la société entraîne un impact significatif sur le couple et se reflète également sur leur fille Aïcha qui se trouve entre le marteau et l'enclume. Les conflits continus entre ses parents ont incité la pauvre fille à prier pour eux. « *Elle pria pour ses parents, qui étaient si malheureux et elle pria pour elle, car elle voulait être bonne et les sauver.* » (Slimani, 2020, 99)

2. L'intégration, une mission presque impossible.

Mathilde est appelée alors à se soumettre à un climat, à une culture et à une religion qui sont complètement différents de ce qu'elle avait connu avant son arrivée au Maroc afin de pouvoir vivre dans cet endroit considéré comme un espace topophobe¹ et hostile.

2.1 Le mal du pays ou le choc des cultures

Malgré tous ses efforts pour s'adapter à sa nouvelle vie, la sensation d'impuissance et d'échec pousse Mathilde à s'isoler de son entourage dans l'intention d'éviter d'être jugée. Néanmoins, elle est de temps à autre rongée par le mal du pays qui la plonge dans un état de colère, de tristesse profonde et de solitude malgré la présence de sa petite famille et en particulier de ses deux enfants. Ce vide émotionnel, engendré par la nostalgie à son passé, par le sentiment d'être partagé entre deux mondes, par l'absence des proches, de la culture et des habitudes propres à son pays d'origine la plonge dans une sorte de lutte intérieure et de crise identitaire :

Quand elle s'installa à la ferme, au printemps 1949, elle se sentit libre de mentir sur la vie de propriétaire terrienne qu'elle y menait. Elle n'avoua pas que l'agitation de la médina lui manquait, que la promiscuité, qu'elle avait un temps maudite, lui semblait à présent un sort enviable [...] Elle concluait ses missives par « Je vous aime », ou « Vous me manquez » mais elle ne fit jamais part de son mal du pays. Elle ne céda pas à la tentation de leur dire que les vols de cigognes, qui arrivaient sur Meknès au début de l'hiver, la plongeaient dans une intense mélancolie. Ni Amine ni les gens de la ferme ne partageaient son amour des animaux et quand, un jour, elle évoqua devant son mari le souvenir de Minet, le chat de son enfance, celui-ci leva les yeux au ciel devant tant de mièvrerie. (Slimani, 2020, 37)

Les bouleversements sociaux et politiques du Maroc pendant la période du protectorat français, les difficultés liées à l'adaptation, les défis liés à l'identité et les attaques subites

Sur les notions de « topophobie » et « topophilie », voir Bachelard, G, *Poétique de l'espace*, Paris, Les presses¹ universitaires de France, 1957.



continuellement par l'indésirable Mathilde dans la société marocaine lui inspirent une indifférence envers le lieu, un mépris pour le territoire et un détachement vis-à-vis du logement. Cela l'encourage à méditer une éventuelle fuite de ce pays étrange :

Elle s'était rendu compte de son erreur beaucoup trop tard et maintenant qu'elle avait du discernement et un peu de courage il était devenu impossible de partir. Les enfants lui tenaient lieu de racine et elle était attachée à cette terre, bien malgré elle. Sans argent, il n'y avait nulle part où aller et elle crevait de cette dépendance, de cette soumission. » (Slimani, 2020, 124)

Sa nostalgie lancinante et sa relation conjugale froide et tendue lui inspirent un sentiment de déracinement et de perte d'identité culturelle et lui donnent le désir de s'enfuir et de retourner chez soi pour apaiser sa souffrance et pour retrouver la liberté perdue suite à son exil volontaire. Une fois retournée chez sa sœur en France, l'alsacienne retrouve sa confiance et son assurance dans son pays d'origine et ne rechigne pas d'exposer ses misères devant sa sœur qui s'est montrée insensible à ses lamentations :

Elle parla de l'isolement de la ferme, de la peur qui lui tenaillait dans la nuit noire quand seuls les hurlements des chacals venaient déchirer le silence. Elle tenta de lui faire comprendre ce que c'était de vivre dans un monde où elle n'avait pas de place, un monde régi par des règles injustes et révoltantes, où les hommes ne rendent jamais de comptes, où l'on n'a pas le droit de pleurer pour un mot blessant. Elle se mit à sangloter en évoquant la longueur des journées et l'immense solitude, la nostalgie qu'elle avait de chez elle et de sa propre enfance. Elle n'avait pas imaginé ce que c'était que l'exil. Mathilde replia ses jambes sous elle et tourna son visage vers sa sœur, qui regardait fixement les flammes. Mathilde n'avait pas peur car elle croyait que sa sincérité résoudrait tout. Elle n'avait pas honte de ses joues couvertes de larmes, de ses propos décousus. A présent, elle se fichait de jouer un rôle, elle acceptait d'apparaître pour ce qu'elle était : une femme vieillie par l'échec et la désillusion, une femme sans fierté. Elle raconta et quand elle eut fini elle tourna son visage vers Irène qui ne bougea pas. (Slimani, 2020 : 225-226)

Afin de se débarrasser du statut de l'étrangère et de devenir libre, Mathilde réunit le courage nécessaire pour prendre une décision tellement surprenante en voulant tout sacrifier et rester en France :

Elle était heureuse de cette ivresse et de cette solitude, heureuse de pouvoir s'inventer une vie sans être contredite [...] Une pensée qu'Irène avait surprise sans doute et qui expliquait ses airs inquiets. Ce soir-là, alors qu'elle écoutait le vent dans les



feuilles des peupliers, Mathilde pensa : « Je reste ici. » Oui elle pensa qu'elle pourrait ne pas rentrer, qu'elle pourrait - même si ces mots lui étaient impossibles à prononcer, abandonner ses enfants. La violence de cette idée lui donna envie de crier et elle dut mordre le drap. Mais l'idée ne s'échappa pas. Au contraire, le scénario se fit de plus en plus concret dans son esprit. Une nouvelle vie lui semblait possible et elle en mesurait tous les avantages. Bien sûr, il y avait Aïcha et Selim. Il y avait la peau d'Amine et le ciel infiniment bleu de son nouveau pays. Mais avec le temps et la distance, la douleur s'atténuerait. Ses enfants, après l'avoir haïe, après avoir souffert, en viendraient peut-être à l'oublier et ils seraient, eux comme elle, heureux de chaque côté de la mer. (Slimani, 2020 : 222-223)

2.2 Les illusions perdues où l'échec d'une vie

Les problèmes ne vont pas tarder à surgir dans la vie des protagonistes parce que le mari se montre tellement indifférent devant la souffrance de sa femme lors du voyage : « *Amine ne prêtait pas attention à l'inconfort du banc en bois ni à la poussière qui faisait tousser sa femme. Il n'avait d'yeux que pour le paysage et il se montrait impatient d'arriver sur les terres que son père lui avait confiées.* » (Slimani, 2020, 15)

De même, d'autres divergences voient le jour et reflètent la mésentente dans la vie de ce couple qui n'était pas sur la même longueur d'onde quant à l'endroit de leur installation au Maroc. Effectivement, la révélation du mari à propos de son intention de vivre avec sa maman à Meknès pour un certain temps ont provoqué l'incompréhension de Mathilde qui lui répond sur un ton moqueur :

« Tu n'es pas sérieux ? » Elle avait l'air de trouver la situation ridicule, hilarante. Comment un homme comme Amine, un homme capable de la posséder comme il l'avait fait cette nuit, pouvait-il lui faire croire qu'ils allaient vivre chez sa mère ? (Slimani, 2020, 22)

Cette plaisanterie, qui n'était pas du goût du mari, a incité Amine à répliquer avec violence à sa femme d'une tête plus grande que lui en disant : « *Ici, c'est comme ça.* » (Slimani, 2020, 22). La brutalité de cette assertion a réveillé la jeune alsacienne de son beau rêve de mener une vie aux antipodes de celle monotone et ennuyeuse dans son pays d'origine. Elle se rend compte qu'elle est exilée volontairement au Maroc, ce « pays des autres » soumis à des traditions « rétrogrades » et à des valeurs transmises de génération en génération et que son époux ne remettra jamais en cause.



Cette phrase, elle l'entendrait souvent. À cet instant précis, elle comprit qu'elle était une étrangère, une femme, une épouse, un être à la merci des autres. Amine était sur son territoire à présent, c'était lui qui expliquait les règles, qui disait la marche à suivre, qui traçait les frontières de la pudeur, de la honte et de la bienséance. En Alsace, pendant la guerre, il était un étranger, un homme de passage qui devait se faire discret. Lorsqu'elle l'avait rencontré durant l'automne 1944 elle lui avait servi de guide et de protectrice. (Slimani, 2020 : 23)

Ce constat la pousse à se rendre compte que son projet de bonheur n'est qu'une chimère et que son séjour au Maroc lui demandait énormément d'efforts et surtout beaucoup de sacrifices.

Mathilde dut s'habituer à cette vie les uns sur les autres, à cette maison où les matelas étaient infestés de punaises et de vermine, où l'on ne pouvait se protéger des bruits du corps et des ronflements. Sa belle-sœur entraînait dans sa chambre sans prévenir et elle se jetait sur son lit en répétant les quelques mots de français qu'elle avait appris à l'école. La nuit, Mathilde entendait les cris de Jalil, le plus jeune frère, qui vivait enfermé à l'étage avec pour seule compagnie un miroir qu'il ne perdait jamais de vue. Il fumait continuellement le sebsi, et l'odeur du kif se répandait dans le couloir et l'étourdissait. (Slimani, 2020, 27)

De même, malgré le respect de la belle-mère à son égard, Mathilde réalise que son opinion n'était pas la bienvenue surtout lorsqu'il s'agit de l'éducation et de l'avenir de sa belle-sœur Selma. L'opinion de l'étrangère à propos du futur de sa belle-sœur en particulier et du rôle de la femme en général a engendré l'incompréhension et même le mécontentement de la vieille veuve :

Mathilde avait tenté de convaincre Mouilala que Selma pourrait gagner, par l'éducation, son indépendance et sa liberté. Mais la vieille femme avait froncé les sourcils. Son visage, d'habitude si affable, s'était assombri et elle en avait voulu à la nassrania de lui faire la leçon. « Pourquoi la laissez-vous rater l'école ? Vous mettez son avenir en péril. » De quel avenir cette Française pouvait-elle bien parler ? s'était demandé Mouilala. Quelle importance si Selma passait la journée à la maison, si elle apprenait à farcir des intestins puis à les recoudre plutôt que de noircir les pages d'un cahier ? Mouilala avait eu trop d'enfants, trop de soucis. Elle avait enterré un mari et plusieurs bébés. Selma était son cadeau, son repos, la dernière occasion que la vie lui offrait de se montrer tendre et indulgente. (Slimani, 2020, 33)



Cette discorde est accentuée aussi par les divergences d'ordre religieux qui pousse la Française à refuser l'altérité et à nier les différences de l'Autre. En fait, ignorant la réalité de la religion islamique, le sens et la valeur de la fête du sacrifice pour les musulmans, l'étrangère en vient à voir dans cette occasion l'équivalent d'un crime et elle exprime à son mari sa colère et son dégoût devant le spectacle horrifiant des bouchers massacrant les moutons. Ainsi, le narrateur décrit cette cérémonie sous les yeux de l'épouse comme suit :

Elle cria sa colère à Amine et elle la répéta après l'Aïd el-Kébir, fête qui donna lieu à une dispute terrible. La première fois, Mathilde resta silencieuse, comme pétrifiée par le spectacle des bouchers aux tabliers couverts de sang. Depuis la terrasse, sur le toit de la maison, elle observa les ruelles silencieuses de la médina dans lesquelles se déplaçaient les silhouettes de ces bouchers [...] Des ruisseaux de sang chaud et bouillonnant coulaient de maison en maison. Une odeur de chair crue flottait dans l'air et, sur des crochets de fer, on pendait la peau lainée de la bête aux portes des habitations. « C'est un bon jour, avait pensé Mathilde, pour commettre un assassinat. » [...] Amine, quand elle vint lui dire que c'était « une fête de sauvages », « un rite de gens cruels », que la viande crue et le sang la dégoûtaient au point de vomir, leva au ciel ses mains tremblantes et s'il se retint de les écraser contre la bouche de sa femme, c'est parce que c'était un jour sacré et qu'il devait à Dieu d'être calme et compatissant. (Slimani, 2020, 35-36)

À cela s'ajoute les difficultés financières de la famille. En fait, Amine, qui était tellement ambitieux, s'était engagé à rendre les terres arides léguées par son père aussi fertiles que possible pour en faire un potager et cultiver des arbres fruitiers. Par conséquent, Il réinvestit tout ce qu'il possède pour atteindre cet objectif au détriment du confort et du bien-être de sa petite famille qui menait une vie loin d'être décente. Amine et sa femme sont devenus de misérables fermiers minés par leurs contradictions. L'avarice du mari, qui reproche à son épouse de dépenser trop d'argent pour les vêtements de leur fille Aïcha, s'est répercutée sur Mathilde qui devait élever ses enfants et décorer sa maison avec les moyens du bord. Pire encore, l'étrangère était à maintes fois victime de violence physique infligée par son mari comme le démontre ce passage de l'œuvre, qui vient juste après la découverte de la part d'Amine de la relation amoureuse entre sa sœur Selma et un jeune Français :

Il attrapa Mathilde par la manche et la tira de son fauteuil. Il la traîna vers le couloir plongé dans l'obscurité. « Tu m'as humilié ! » Il lui cracha au visage et, du revers de la main, il la gifla [...] Elle se laissa traîner, comme un corps mort, un corps si lourd à présent que cela décupla la rage d'Amine. Il voulait en découdre et qu'elle se défende.



De sa grande main sombre, il attrapa une mèche de ses cheveux, l'obligea à se redresser et approcha son visage du sien. « On n'a pas fini », lui dit-il en la cognant du poing. (Slimani, 2020, 315)

Privée de l'avenir ensoleillé prévu, sa vie devient très vite pénible et honteuse lorsqu'elle se rend compte que son rôle se limite à la vie au foyer et à la garde des enfants. Cet esprit patriarcal tellement répandu à l'époque donne le pouvoir à l'homme au détriment de la femme tant dans la vie domestique que dans la vie sociale et économique.

Ainsi, dans ce pays des autres où la jeune Française a débarqué, l'ignorance, l'intolérance et la discrimination sont de mise. Mathilde s'affronte à des hommes et des femmes qui tiennent tellement à des traditions souvent incompréhensibles. Elle doit se résigner aux coutumes de ce pays qui sont hostile envers les Français notamment à un moment où la guerre d'indépendance du Maroc bat son plein.

Lorsqu'elle était arrivée au Maroc elle ressemblait encore à une enfant. Et elle avait dû apprendre en quelques mois à supporter la solitude et la vie domestique, à endurer la brutalité d'un homme et l'étrangeté d'un pays. Elle était passée de la maison de son père à la maison de son mari mais elle avait le sentiment de ne pas avoir gagné en indépendance ni en autorité. (Slimani, 2020, 41)

Ses illusions se heurtent vite à la réalité sordide tout à fait différente de ses rêves de jeune épouse. Son enthousiasme va vite se transformer en frustration et elle va succomber dans un état de désenchantement. Son intégration n'est jamais facile parce qu'elle est détestée par les colons pour avoir épousé un Marocain, rejetée par les Marocains parce qu'elle est indésirable du fait qu'elle est française. Elle est considérée toujours comme une étrangère, une importune, une déracinée qui provient d'un pays envahisseur qu'on veut chasser à tout prix. Cette tendance est illustrée par les hommes qui viennent reprocher à Amine l'attitude indigne de sa femme consistant à encourager les femmes à se rebeller contre leurs maris en dépit des efforts et des sacrifices de Mathilde qui est devenue sans l'avoir vraiment décidé l'infirmière des populations locales, et notamment des femmes, que les hommes ne veulent pas confier aux médecins hommes. Son dévouement et ses sacrifices ne suscitent que l'incompréhensions, les malentendus et la méfiance :

Le dispensaire fut aussi l'objet de dissensions avec le voisinage. Des hommes vinrent se plaindre à Amine. Mathilde avait conseillé à leurs femmes de se soustraire au devoir conjugal, elle leur avait mis des histoires dans la tête, cette chrétienne, cette



étrangère n'avait pas à se mêler de ces choses-là, à allumer la mèche de la discorde au sein des familles. (Slimani, 2020 : 185)

Par ailleurs, il y a une métaphore qui court tout le long du récit : celle de la greffe. Lors de la naissance de leur premier bébé nommé Aïcha, le père greffe une branche de citronnier sur un oranger pour avoir un arbre étrange baptisé significativement le « citrange ». Quelque temps plus tard, Amine découvre que les fruits de cet arbre sont immangeables. Cela approuve l'idée et l'interprétation de la citation d'Édouard Glissant, mise en exergue au début du roman, qui souligne l'aspect maudit du métissage dans la mesure où il suppose la disparition des cultures dans un processus de mélange qui finit par les détruire toutes : « *La damnation de ce mot : métissage, inscrivons-la en énorme sur la page.* » (Glissant, 2020 : 226)

Ce rapprochement nous informe sur la vision de l'auteure pour qui cette forme de transplantation ne peut pas fonctionner et sur l'impossibilité de trouver la tranquillité de l'âme et la paix tout en étant une Française mariée à un Marocain et résidant sur le territoire de son « homme ». Ainsi, l'auteure nous relate l'histoire d'une greffe échouée comme le confirme ce passage de l'œuvre :

Elle avait été émue d'entendre le récit que la jeune femme lui avait fait de sa vie. Mathilde avait dit : « Je n'ai pas d'autres choix que la solitude. Dans ma position, comment voulez-vous que nous ayons une vie sociale ? Vous n'imaginez pas ce que c'est d'être mariée avec un indigène, dans une ville comme celle-là. » (Slimani, 2020 : 177)

À travers cet aveu, l'auteure met le point sur la perte cruelle des illusions et le désenchantement d'une française piégée par le carcan du déterminisme culturel. Mathilde souffre d'être une étrangère, une paria, critiquée parce qu'elle n'est pas musulmane et parce qu'elle est issue d'un pays qui a fait du Maroc « un pays des autres » aux yeux de ses habitants.

2.3 Une lueur d'espoir

Rongée par les remords après avoir pensé à tout abandonner. Elle finit par accepter son sort et retourner chez son mari et ses enfants en se rappelant un vers d'Andromaque : « Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne. »

Elle les embrassa avec passion et dans les baisers qu'elle posait sur leurs joues il n'y avait pas seulement la force de son amour, mais toute l'intensité de ses regrets. Elle les aimait d'autant plus qu'elle avait renoncé à tout pour eux. Au bonheur, à la passion, à la liberté. Elle pensa : « Je me déteste d'être ainsi enchaînée. Je me déteste de ne rien préférer à vous. » (Slimani, 2020 : 232-233)



Par ailleurs, suite à son mariage et sous l'incitation de son mari, l'étrangère a pris la décision de se convertir à l'Islam en déclarant la shahada en présence de l'adoul et en choisissant son nouveau prénom :

« Je jure qu'il n'y a de dieu que Dieu et que Mohammed est son prophète. » « Très bien, dit l'homme de loi, et quel nom vas-tu porter à présent ? »

« Mariam », dit-elle finalement, et l'adoul parut très satisfait de ce choix. « Qu'il en soit ainsi, Mariam. Bienvenue dans la communauté de l'Islam. » (Slimani, 2020 : 323)

L'intégration de Mathilde au sein de la société adoptive a produit avec le temps une certaine ouverture sur l'autre et une compréhension de ses us et coutumes. Il s'agit d'un métissage culturel facilité par cette cohabitation et manifesté après son retour au Maroc. Ainsi, lors de la fête suivante de l'Aïd el-Kébir, Mariam a participé même au processus qui poursuit le sacrifice :

Des femmes entonnèrent des youyous et un ouvrier dépeça la bête à même le sol. La peau fut pendue au portail. Tamo et ses sœurs allumèrent dans l'arrière-cour de grands feux sur lesquels la viande serait grillée. Par la fenêtre de la cuisine on voyait voler les braises et on entendait les mains qui plongeaient dans les entrailles de la bête et qui faisaient un bruit d'éponges gorgées d'eau, un bruit de succion et de muqueuses. Dans une grande cuve en fer, Mathilde recueillit le cœur, les poumons et le foie [...] Elle se saisit ensuite des poumons sous l'œil scandalisé des bonnes qui trouvaient ce manège indigne et sacrilège. Mathilde plaça les deux poches grises et visqueuses sous le robinet et elle les regarda se remplir d'eau. » (Slimani, 2020, 346)

Son attitude contraste avec sa première fête de l'Aïd el-Kébir qui tourne au scandale à cause de l'incompréhension de Mathilde due à sa méconnaissance de l'Autre et ses traditions. De plus, la relation du couple s'est beaucoup améliorée puisqu'ils ont retrouvé un peu plus d'intimité et Amine devient de plus en plus reconnaissant quant aux sacrifices de sa femme qui déployait énormément d'efforts pour prendre soin de ses enfants et de sa belle-mère infirme et même pour le travail dans la ferme. Son implication à côté de son mari lui permet de ne plus se cantonner aux contraintes des tâches ménagères de la vie domestique et de se sentir émancipée :

Sa femme le contemple avec tendresse, les mains posées sur ses hanches. Amine Lui jeta un regard brûlant, qui la surprit, et dans un geste de coquetterie elle rajusta sa coiffure et dénoua le tablier qui lui enserrait la taille. À cet instant, il regretta de ne pas



avoir les mots, De ne pas être de ces hommes qui ont du temps pour l'esprit et pour la tendresse, du temps pour dire tout ce qu'ils portent dans leur cœur. Il l'observa longuement et il pensa qu'elle était devenue une femme de ce pays, qu'elle souffrait autant que lui, qu'elle travaillait avec le même acharnement et qu'il était incapable de l'en remercier [...] Il s'approcha de Mathilde, se hissa sur la pointe des pieds et, lentement, il posa un baiser sur son visage, qu'elle avait baissé vers lui. (Slimani, 2020, 287-288)

Ces changements soulignent la possibilité de trouver un terrain d'entente et d'aboutir à ce que Glissant appelle « créolité » pour évoquer une sorte d'interaction entre les cultures pour le bien de tout le monde.

Conclusion

Fidèle à sa tradition littéraire, Laila Slimani, qui nous a souvent habitués à l'étude de la complexité des relations interculturelles dans ses romans, se penche, dans son premier volet sous-titré « La guerre, la guerre, la guerre » de son triptyque intitulé *Le pays des autres*, sur les dynamiques complexes entre les personnages issus de différentes cultures. Moyennant un récit à caractère autobiographique, elle nous raconte l'histoire captivante d'un couple mixte vivant sous le joug des préjugés d'une société patriarcale pendant l'occupation française. Les attentes familiales, les différences de valeurs et de normes culturelles dans cette relation interculturelle sont examinées de près dans ce roman qui se veut un véritable choc de cultures servant à adresser une critique contre une société dominée par les hommes qui refuse aux femmes les projets d'émancipation qu'elles souhaiteraient accomplir et qui rejettent les étrangers et leurs cultures en refusant toute possibilité d'ouverture sur l'autre et d'intégration culturelle.

L'étrangère est représentée de manière à remettre en question les notions traditionnelles d'identité qui empêchent les opportunités d'ouverture sur d'autres cultures. Dans cette œuvre, la figure de l'étranger permet à l'écrivaine de dénoncer l'incompréhension et l'intolérance, de rétablir la complexité de son pays d'origine et d'affirmer ses positions féministes.



Bibliographie

- Bachelard Gaston (1957), *Poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France.
- Beauvoir Simone (1949), *Le Deuxième sexe*, Gallimard.
- Gastaut Yvan, Quemada Bruno (2007), « Le préjugé, acteur principal des relations interculturelles », *Migrations Société : Migrations : quand les préjugés s'en mêlent*, vol. 1 (N° : 109), pp. 29-34.
- Glissant, Édouard (1996), *Introduction à une Poétique du Divers*, Paris, Gallimard.
- Glissant Édouard (1997), *L'intention poétique*, Éditions Gallimard.
- Hamon Philippe (1984), *Texte et idéologie : valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'œuvre littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Slimani Leïla (2020), *Le Pays des autres*, Éditions Gallimard.